

Dictée du lundi 9 octobre 2017.

L'automne

Il est bien fini, l'admirable été ! La première grande pluie a tissé un voile d'argent entre le ciel et la terre ; et, quand le voile s'est évanoui, on a vu sourire le visage triste et royal de l'automne.

Vraiment, la couleur de l'air a changé en quelques jours. Il n'enveloppe plus les collines d'un bleu suave et transparent ; il s'est tout épaissi de brume(s) et, dès que le soleil baisse, il prend une délicate teinte violette. Et son goût, aussi, n'est plus le même. Naguère, en respirant, on sentait une chaude saveur de poussière vanillée et de froment. Aujourd'hui, l'air met à nos lèvres un arôme de fruits mûrs, de feuilles amères, de fumée.

Avec l'été, les Parisiens en villégiature sont partis. La campagne et le bel octobre appartiennent aux paysans, et un peu à nous. J'aime à marcher sur la route humide, à voir le ciel brisé en reflets dans les flaques, à entendre les voix dispersées des laboureurs. Les voilà tous au travail, poussant le soc dans la glèbe mouillée, sous le vol fatidique des corneilles.

Comme ils vont bien au paysage ! Comme leurs gestes séculaires, leur massive allure s'accordent avec les lignes tranquilles de la plaine ! Leurs vêtements de toile ou de velours râpé participent à l'harmonie de la vaste fresque automnale. J'y retrouve les bruns ternes de la chèvre, les bruns de la terre labourée, des écorces, des châtaignes luisantes, des nèfles mordues par la gelée. Telle blouse déteinte a le bleu du ciel qui se brouille quand le vent souffle de l'ouest ; telle ceinture a le ton vif du dernier petit coquelicot qui fleurit, tout seul, dans les chaumes.

Marcelle TINAYRE

(Madeleine au miroir)

VOCABULAIRE

- Auparavant on employait, en France, non pas le mot « **automne** » mais le nom "gain" qui désignait le temps des récoltes. Selon le Littré, le mot automne vient de autumnus ou plutôt auctumnus; qui viendrait d'augeo, qui veut dire augmenter, il a par conséquent la même racine que auctor, auteur. Autumnus signifie donc la saison qui est augmentée, enrichie.

Le printemps

Le printemps est la première saison de l'année. Son nom provient du latin « primus tempus » qui signifie « premier temps », soit la première saison de l'année. Au XIII^e siècle, le terme printemps avait une orthographe différente : il s'écrivait "printans", employant le préfixe « prin » qui désigne le début, le commencement.

L'été

L'été est la deuxième saison de l'année. Il suit le printemps et débute le 21 juin. Le mot été vient du latin aestatem (aestas, aestatis) qui désignait le temps de la chaleur, et donc la saison la plus chaude de l'année. Les grecs employaient un mot similaire, « αἴθειν » (aithein), qui signifiait « faire brûler ». Anciennement dénommé « este », le mot à peu à peu évolué pour devenir « été » tel qu'on le connaît aujourd'hui. (mais on retrouve ce radical dans estive, estival)

L'hiver

L'hiver est la dernière saison de l'année, et la plus froide. Le mot hiver provient du latin classique « hiems », remplacé par « hibernum tempus » qui signifiait « temps d'hiver » et qui par la suite a donné « hibernum »

Ces saisons sont celles du calendrier, pas de la météorologie :

Si les saisons astronomiques ou calendaires débutent avec les équinoxes (printemps et automne) et les solstices (été et hiver), en météorologie, elles débutent plus tôt et correspondent à des périodes de trois mois pleins (voir les dates ci-dessous).

Pourquoi un tel décalage ?

Prenons comme exemple l'été. En météorologie, l'été correspond à la période de l'année la plus chaude. La durée d'ensoleillement maximale se situe autour du solstice d'été (20 ou 21 juin). Mais en raison de l'inertie de l'atmosphère, ce n'est qu'environ trois semaines plus tard que la température moyenne est généralement à son maximum, c'est-à-dire à la mi-juillet. On considère que ce moment correspond au milieu de l'été. Ainsi, en météorologie, l'été commence début juin et s'achève fin août.

Avec le même raisonnement, l'ensoleillement est minimal au solstice d'hiver (21 ou 22 décembre). Mais avec l'inertie de l'atmosphère, le pic de l'hiver se situe plutôt mi-janvier. Ainsi l'hiver météorologique commence début décembre et s'achève fin février.

Dans l'hémisphère Nord, la plupart des pays ont adopté cette règle et les saisons météorologiques sont ainsi les suivantes :

- Printemps : du 1er mars au 31 mai (mars, avril et mai)
- Été : du 1er juin au 31 août (juin, juillet et août)
- Automne : du 1er septembre au 30 novembre (septembre, octobre et novembre)
- Hiver : du 1er décembre au 28 ou 29 février (décembre, janvier et février)

Les saisons sont inversées dans l'hémisphère Sud.

- **Naguère** : contraction de il n'y a guère (de temps) → passé immédiat
Qu'on se le dise, les adverbess jadis et naguère ne sont pas synonymes ! Bien au contraire...

Jadis est la contraction du vieux français ja a dis (du latin jam, « déjà », et de dies, « jour »), signifiant « il y a déjà des jours » et par extension « il y a longtemps, autrefois ».

Jadis, naguère, autrefois et d'antan

Bien que les mots jadis, naguère, autrefois et d'antan renvoient tous à un passé indéterminé, ils ne sont pas pour autant synonymes.

Ces mots se distinguent d'abord par leur niveau de langue : d'antan, jadis et naguère appartiennent à un niveau littéraire ou soutenu, tandis que autrefois appartient à l'usage standard.

Antan, qui vient de la contraction de l'expression latine ante annum, s'employait anciennement comme substantif et signifiait « l'année dernière ». Aujourd'hui, il désigne un passé lointain et est synonyme de autrefois. On ne l'emploie plus que précédé de de, dans la locution adjectivale d'antan.

- **Villégiature** : De l'italien villeggiatura, de villeggiare (« aller, séjourner à la campagne »), lui-même du latin villa.
- La **glèbe** désigne la terre, une terre riche, en général.
 - Provenç. gleba, gleza ; espagn. et ital. gleba ; du lat. gleba, motte de terre, qui se rapproche de globus, globe, et a même sens et même origine.
 - Terme de féodalité. Fonds de terre avec ses serfs et ses droits. Le serf attaché à la glèbe : il appartient au propriétaire du champ.
 - Dans le style élevé. Le champ qu'on travaille.

- Des gestes **séculaires** : ils ont des **siècles**

On ne confondra pas l'adjectif « **séculaire** », signifiant « qui se fait de siècle en siècle, de cent ans en cent ans » ou « qui est âgé, qui date d'un ou de plusieurs siècles », et l'adjectif « **séculier** », qui, s'opposant à « **régulier** », Ces deux mots sont de même famille, ils ont le même radical "siècle".

➤ **« le chaume »**

- Tige des plantes graminées.
- Partie des céréales qui subsiste dans un champ après l'avoir moissonné.
- Paille utilisée comme toiture de certaines maisons. (qui nous donne le mot « chaumière »)

➤ **Les accents circonflexes** : la nouvelle orthographe nous autorise à les supprimer dans certains cas

- « **mûrs** » : l'accent sert à distinguer mur / mûr → il reste.
- « **râpé** » : la prononciation l'exige
- « **châtaigne** » : idem
- « **goût** » : déguster, gustatif ...

➤ **Les homonymes :**

- Voix / voie
- Brun / brin
- Soc / socque : Sorte de chaussure sans quartier, à semelle et contrefort de bois; Chaussure basse dont les acteurs de l'Antiquité se servaient dans les pièces comiques, à la différence du « cothurne », chaussure haute dont ils se servaient dans les tragédies; (Soutenu) Art de la comédie, par opposition à la ...

➤ **Blé, froment :**

La culture du blé a donné deux types de produits bien distincts : le blé dur qui est utilisé dans la production de semoule et de pâtes alimentaires, et le blé tendre utilisé pour la fabrication du pain. Ce dernier n'est autre que le froment ! Lorsque l'on parle donc de blé et de froment, il s'agit évidemment de la même chose. La différence se situe plutôt dans les variétés. Il existe 200 sous-espèces diverses de blé qu' on distingue surtout par leur teneur en gluten. À chaque variété donc son usage et son utilité.

GRAMMAIRE

- Pas de difficultés
- Des **participes passés** simples
 1. A tissé, a changé : aux avoir, pas de cod → pas d'accord
 2. S'est évanoui, s'est épaissi : verbe pronominal ==> aux être → accord avec sujet
 3. Sont partis : aux être → accord avec sujet
 4. Vanillée, brisé : pas d'aux, comme adj

- Révision de « **leur** »

Ici, il est adj possessif.

- Leurs gestes séculaires : expression au **pluriel**, il y a des gestes - de même que « leurs vêtements »
(vêtements de **toile** = la matière, singulier)
- Leur allure est au **singulier** : chacun a une allure
 - « **tous** », ici pronom indéfini, mis pour **laboureurs**
 - « **poussant** » : participe présent, invariable.
Pour le reconnaître, mettre la phrase au féminin
 - Le « **bel** » octobre

L'adj qualif « beau » devient « bel » pour éviter le **hyatus**, c'est-à-dire la présence de deux voyelles qui se suivent

- Mon école et non ma école
- L'école et non la école
- Nouvel élève et non nouveau élève

L'AUTEUR :

Article du journal « **La Montagne** » (juin 2011)

Marcelle Tinayre, une plume rebelle née à Tulle

Romancière de la première moitié du XX^e siècle, (1870-1948). Son oeuvre a marqué le monde de la littérature féminine française.

Celle que la critique, dans l'éloge comme dans le blâme, appelait « La limousine », a marqué son époque d'une plume habile et sans concession.

Née à Tulle le 8 octobre 1870, Marcelle Tynaire est la fille de François Chasteau et de Marguerite Saigne. Ses parents, originaires de Charente et du Périgord, s'installèrent à Tulle. La romancière y naîtra et y vivra jusqu'à l'âge de 3 ans.

Romancière aussi précoce que prolifique, elle écrit son premier ouvrage *Avant l'amour* à l'âge de 19 ans. Elle connaîtra ensuite une ascension fulgurante dans le monde la littérature. Adulée par la critique pour ses œuvres *La Maison du péché* et *La rebelle*. Pierre Tintignac, homme de lettres de l'époque n'hésitera pas à dire que « son œuvre occupe l'une des premières places dans la littérature féminine ».

Mais elle est usée par les fastes des mondanités parisiennes, Son attachement pour sa ville natale, dont elle disait qu'elle l'aurait « infiniment aimée » si elle y avait vécu, la conduit à regagner Tulle en 1903.

Une peinture de la vie tulliste

Elle fréquentera très tôt les milieux érudits corréziens et notamment la famille Fages. Cette ville, qu'elle décrit à son arrivée comme « sale, sans beauté et sans horizon » deviendra pour elle une véritable source d'inspiration. En arpentant les ruelles pittoresques de la ville et ses alentours, elle dressera à la plume un tableau de la vie locale et de ses habitants.

Ses premières impressions, peu flatteuses sur la ville seront vite oubliées. Dans son roman *La vie amoureuse de François Barbazanges*, elle rendra un véritable hommage à la ville, en évoquant « ce Tulle qui commence à lui être cher ».

De Deux autres de ses romans puiseront directement leur genèse dans les histoires de la vie locale : *L'ombre de l'amour* et *L'éternelle rumeur*. (...)

Un lecteur écrit, à propos de cette femme de lettres tout à fait oubliée :

« J'ai un faible pour les auteurs qui ont eu un grand succès et qui sont aujourd'hui complètement oubliés. D'abord parce qu'il est dans la nature humaine de se croire éternel mais que les cimetières sont remplis de gens indispensables, ensuite parce que certains ont des qualités d'écriture et enfin et surtout pour leur intérêt sociologique. Il est plus facile de commenter les événements d'une époque que de comprendre sa mentalité. Quoi de mieux que de lire ce qui avait

du succès à une certaine époque pour mieux comprendre les préoccupations, les centres d'intérêt de nos ancêtres. Ce roman est très intéressant sur le rôle dévolu aux femmes à l'époque, sur l'utopie sociale de certains intellectuels. Certains sentiments humains restent en revanche heureusement intemporels. »

Biographie :

Fille d'Émile Chasteau (1842-1918), dessinateur d'art, et de Louise Saigne (1850-1926), institutrice originaire de Haute-Auvergne, Marcelle Chasteau épouse en 1889, à Paris, Julien Tinayre (1859-1923), peintre et graveur, lui aussi fils d'un artiste originaire d'Auvergne (Issoire) et de Victoire Guerrier (1831-1895). De cette union naissent quatre enfants : Louise (1890-1962), Suzanne (1891-1896), Noël (1896-1995), sculpteur, et Lucile (1898-1992), avocate.

Elle fait plusieurs séjours en Haute-Auvergne, en particulier à Vic-sur-Cère, dont elle avait visité tous les environs et étudié l'histoire.

Elle contribue à la fondation de La Veillée d'Auvergne en 1908. Elle rédige des articles pour la presse quotidienne, notamment dans Le Petit Journal, pendant la Grande Guerre.

Elle fréquente le salon littéraire de Madame Arman de Caillavet (épouse d'A Maurois), où elle rencontre des personnalités littéraires tels Paul Bourget et Anatole France.

En 1904, elle fait partie des cofondatrices du prix Vie heureuse (futur prix Femina).

En 1923, elle fait partie du jury du Grand Prix Flaubert de littérature. Remis à trois écrivains, il semble que ce prix n'ait eu aucune suite, la « généreuse personne ayant doté le prix » s'étant révélée être l'un des récipiendaires, ce qui provoqua matière à scandale.

En 1934, elle est élue membre du jury initial du prix Jeunesse.

De 1941 à 1944, elle écrit dans Voix françaises, un journal franchement pétainiste, ce qui suffit sans doute à la plonger après-guerre dans les oubliettes de l'histoire littéraire, mais l'amplitude de son œuvre et les origines de son succès sont depuis dix ans le fruit de nouvelles recherches.

Les romans de Marcelle Tinayre ont rencontré un gros succès auprès du public, avec 40 éditions pour La Maison du péché, tandis que Hélé totalisait 110 000 exemplaires en 1916.

De son vivant, ses romans sont traduits en anglais, en allemand, en suédois, en russe. James Joyce analysa La Maison du péché et loua « la sobriété de la narration » et « le charme merveilleux qu'elle laisse deviner derrière la profondeur et la complexité des personnages », ajoutant que « l'histoire est traitée avec une telle maîtrise et une telle originalité qu'elle se classe bien au-dessus du roman de Paul Bourget. » C'est en 1903 que Joyce (qui ne s'intéressait guère à George Sand) publia dans The Daily Express de Dublin son compte rendu de La Maison du péché, qu'il oppose à des œuvres à ses yeux informes de Bourget et de Huysmans.(critique très important)

Mais son engagement politique contre les révolutions communistes devait mettre en partie un terme à une carrière si bien engagée. En particulier, la courageuse publication en 1924 du Livre proscrit : scènes de la Révolution communiste de Hongrie, évoquant les atrocités de Béla Kun et de sa République des soviets de Hongrie, qu'elle traduit et adapte, a dressé contre elle les critiques littéraires et les milieux intellectuels parisiens. L'origine de cet intérêt pour la Hongrie prend sa source dans le passé de son époux, le graveur Julien Tinayre, qui passa sa jeunesse dans ce pays avec sa mère, Victoire, et toute sa fratrie

Le Bulletin de l'université du Texas, présentait Marcelle Tinayre comme la *George Sand* du Limousin, tandis que le journal *The Nation*, soulignait tout l'intérêt du roman, « cette lutte entre la science moderne et les forces humaines rétives et ignorantes. »